



CONCOURS COMMUNS POLYTECHNIQUES

EPREUVE COMMUNE - FILIERES MP - PC - PSI - TSI

FRANÇAIS-PHILOSOPHIE

Durée : 4 heures

N.B. : Le candidat attachera la plus grande importance à la clarté, à la précision et à la concision de la rédaction. Si un candidat est amené à repérer ce qui peut lui sembler être une erreur d'énoncé, il le signalera sur sa copie et devra poursuivre sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il a été amené à prendre.

*L'usage de tout document et de toute machine est interdit.
Il sera tenu compte de la présentation générale et de la correction de la langue.*

BARÈME

Résumé de texte : 6 points sur 20
Questions : 2 points sur 20
Dissertation : 12 points sur 20

**Le texte ci-dessous permet de répondre aux questions.
De même, la connaissance des œuvres au programme permet de traiter la dissertation.**

Le mal existe-t-il ? Question absurde, dira-t-on : le mal est là, présent partout, il suffit de regarder le siècle, ou d'ouvrir le journal, ou même d'avoir un peu vécu, comme on dit, pour n'en pouvoir douter. A quoi bon ébaucher la liste des doléances, les faits ne manquent pas, ni les mots pour en parler. La littérature l'atteste, elle qui se nourrit du mal et souvent sur un ton plus juste et élevé que la philosophie. Ce qui manque peut-être à la philosophie pour penser tous ces maux réels, c'est le ton juste, c'est-à-dire la *distance* adéquate : on ne peut se permettre de réduire le mal à quelques abstractions (le Malheur, le Crime) de peur que ce point de vue trop général, cette « presbytie » constitutive qui rend possible la discursivité philosophique, ne soit impropre à saisir son objet, le mal, et pour tout dire indigne de lui : car comment y comprendrait quelque chose celui qui se contente, en métaphysicien de cabinet, d'y voir un problème épineux bien excitant pour l'esprit ? Mais on n'ose pas non plus citer des cas trop concrets qui pourtant se bousculent à l'imagination, moins par peur du pathétique que de crainte que ces souffrances singulières - en quoi consiste pourtant toujours toute expérience du mal, toujours « myope » par définition - ne soient en tant que telles incommensurables et impensables pour la raison philosophante : car comment pourrait calmement faire la « théorie » du mal celui qui aurait la pensée tout occupée d'un mal, que ce soit pour en souffrir ou pour agir, pour le supporter ou pour se battre ? Ni de trop près, ni de trop loin. La distance spéculative de Leibniz dans ses *Essais de théodicée* ne convient sans doute pas aux maux réels, mais la proximité militante adoptée en réponse par Voltaire dans son *Candide* ne convient pas à la philosophie.

Car le mal, en tout cas, existe indubitablement ; il est ce que mille expériences attestent, et faire là-dessus le philosophe peut paraître insensé. Pis : intolérable. À l'indéniable

souffrance des hommes, la question « le mal existe-t-il ? » rajouterait, pour un peu, la souffrance induite de sa dénéigation. [...]

25 Pourtant, tout n'est pas si simple. D'abord parce que l'expérience du mal dont on parle n'est jamais l'expérience d'une existence nue, celle du mal. Ce n'est jamais sous la forme d'un simple constat (« oui, il y a du mal ») que tel ou tel mal se manifeste à une conscience : cela peut être sous forme de plainte ou de protestation, cela peut être une révolte ou un combat ; c'est en tout cas plus souvent à l'optatif, au subjonctif ou à l'impératif qu'à l'indicatif. Même
30 pour le plus résigné, éprouver que dans le monde tel qu'il va, il y a du mal, c'est ni plus ni moins dire qu'il n'est *pas* tel qu'il devrait être. Par conséquent, c'est moins l'expérience d'une *existence* qu'on y fait (fût-ce celle du mal) qu'un « défaut » (scandaleux) dans ce qui existe. Le mal ne se déclare pas comme quelque chose qui est mais comme un « non » à ce qui est : il aurait fallu que les choses ne fussent pas ce qu'elles sont, il faudrait changer le monde. On fait
35 donc rarement l'expérience de l'*existence* du mal.

Mais, plus fondamentalement, on ne fait jamais l'expérience de l'existence *du* mal. En effet, supposons qu'il soit possible de dresser la liste de tout ce qu'il faut compter au nombre des maux. Cela déjà poserait problème : rien en effet qui soit là indiscutable. La douleur ? Mais de nombreuses douleurs sont incontestablement des avertissements utiles, songeons à la
40 précarité de la vie de l'enfant souffrant d'analgésie congénitale et qui regarde, fasciné, le spectacle de sa main en feu. Alors, la maladie ? Mais est-elle un mal si elle est sans douleur ou ne mène pas à la mort ? Alors, la mort ? Mais une vie sans fin serait-elle souhaitable ? Etc. Alors, le crime ? Mais ce qui en fait un mal, c'est qu'il est cause de douleur ou de mort. Le péché ? Mais qui dit qu'il y a des commandements divins ? Etc. Il est difficile de résister à
45 cette dialectique, comme on le voit. Supposons pourtant tous les obstacles levés et notre liste tant bien que mal achevée. Pourra-t-on si facilement passer des maux au mal ? Dire « le mal », c'est en effet penser sous une catégorie unique une *diversité* de réalités. Certes, tout concept regroupe par définition des réalités concrètes diverses (le concept de triangle s'étend aux isocèles, aux équilatéraux et aux scalènes). Mais cette subsomption est légitime si les réalités
50 pensées sous un même concept sont homogènes ; faute de quoi, à la place d'un concept, on n'a guère qu'un mot vide, un *flatus vocis*. Le concept ancien de « planète » (= astre errant) regroupait tous les corps célestes qui, selon l'*expérience* sensible n'obéissaient pas au mouvement régulier de « sphère des fixes » (c'est-à-dire aussi bien le Soleil ou la Lune que « nos » planètes) ; dans le système copernicien, ce concept a éclaté en trois types de corps
55 célestes radicalement hétérogènes. Peut-être en va-t-il ainsi du mal. Peut-on donc si simplement prendre l'*expérience* des maux pour guide lorsqu'il s'agit de savoir si le concept de mal est légitime ?

Francis WOLFF, « *Le mal* », Pages 152 à 155,
in *Notions de philosophie*, III,
sous la direction de Denis Kambouchner,
Folio Essais,
Gallimard, 1995.

RÉSUMÉ DE TEXTE

(6 points)

Vous résumerez le texte en 100 mots ($\pm 10\%$) en ne vous attachant qu'aux grands mouvements de la pensée.

Vous indiquerez, en tête de votre résumé, le nombre total de mots utilisés ; vous aurez soin d'en faciliter la vérification :

- soit en précisant le nombre de mots par ligne,
- soit en mettant un trait vertical tous les vingt mots.

Des points de pénalité seront soustraits en cas :

- de non-respect du nombre total de mots $\pm 10\%$ utilisés,
- de non-indication du nombre total de mots,
- d'absence des séparateurs ou d'indications du nombre de mots par ligne.

RAPPEL :

On appelle *mot*, toute unité typographique signifiante séparée d'une autre par un espace ou un tiret.

Exemple : *c'est-à-dire* = 4 mots

j'espère = 2 mots

après-midi = 2 mots

Mais : *aujourd'hui* = 1 mot

socio-économique = 1 mot

puisque les deux unités typographiques n'ont pas de sens à elles seules

a-t-il = 2 mots

car "t" n'a pas une signification propre.

Attention : un pourcentage, une date, un sigle = 1 mot

QUESTIONS

(2 points)

1. Vous expliquerez les images : « presbytie » (ligne 8) et « myope » (ligne 14), utilisées par l'auteur, en 7 lignes environ.

2. Vous expliquerez le jeu sur l'italique auquel a recours l'auteur dans « l'*existence* du mal » (ligne 35) et « l'*existence du mal* » (ligne 36), en 7 lignes environ.

DISSERTATION

(12 points)

« Le mal ne se déclare pas comme quelque chose qui est mais comme un « non » à ce qui est : il aurait fallu que les choses ne fussent pas ce qu'elles sont, il faudrait changer le monde. » (lignes 32 à 34)

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres du programme vous permet-elle de souscrire à ce jugement de Francis Wolff ?

Fin de l'énoncé